

SÉBASTIEN MÉNARD

Notre Est  
lointain





Ce jour-là — les pluies ne s'arrêtent pas. Nous observons un fleuve. Ce n'est pas l'Est. Ce n'est pas un fleuve de l'Est. Ce n'est pas une pluie de l'Est. Mais nous avons mis nos masques de l'Est.

Nous répétons combien de fois que c'est pour bientôt ? Nous sommes déjà partis. Nous sommes déjà sur la route. Nous n'avons plus rien. Nous sommes libres. On cherche. Sur nos gueules — épaules — capuches et peaux s'écoulent les gouttes. Nous avons fini par comprendre. C'est déjà fait. La route.



J'attrape F. à la gare et c'est gris. Il apparaît avec des magazines offerts — des trucs gratuits — plein les bras. Des papiers comme on pourrait en ramasser sur les routes de l'Est. Il dit qu'on va aller les coller sur les poteaux sur les murs. *On va aller coller toute cette poésie pourrie* il dit. J'ajoute qu'avec des marqueurs noir noir on écrirait des mots dessus. On dit beaucoup de choses. On dit vraiment n'importe quoi. Les héros — leurs ombres — nos propres ombres — nos corps et leur souvenir se serrent les uns les autres. Puis on claque les portières de nos carlingues.

Ensuite : nos pieds sont dans la boue — flaques. Nos bouches parlent des routes de l'Est. On répète des trucs de la route de l'Est. On répète des histoires et des rêves comme on dessine un trajet sur une carte. Et les doigts suivent le tracé rouge d'une route sur le papier. Nous restons tard à discuter comme ça. Il y a du vin. Du vin naturel. Il y a un chien. Il est debout sur la scène. Il y a un groupe qui nous fait trembler. J'ai le souvenir des dents serrées du guitariste aux longues *dreadlocks* quand il chante — et yeux fermés. À voix haute F. dit que tout tiendra dans cette histoire : le groupe — le type qui fait le vin — le chien — surtout le chien. Même ce que F. dit sera là. Ce qu'il dit ce jour-là — c'est comme parler de la route de l'Est. Ça fait trembler tout le monde et personne ne sait pourquoi. Et les voix continuent dans le noir. F. dit qu'il a trouvé pourquoi. Il a trouvé pourquoi parfois c'est le silence. Il a trouvé pourquoi parfois il faut courir seul dans sa propre plaine pour donner un sens au monde — aux pluies — aux tremblements — aux tempêtes. Il a compris. Il sait. Tout s'explique. Bien sûr : tout est faux — et c'est une blague. C'est pour cette raison que F. fait partie des héros de cette histoire. Et les pluies vont et viennent. Et nos pieds dans les boues. Et nos bras sur nos corps. Et les chiens. Les baffles crachent leur souffle. J'aimerais dire un poème. Dire qu'on va prendre la route. Qu'on reviendra ensuite. Qu'on va pas s'oublier. Mais on est déjà partis. On roule vers l'est. Je cherche le récit et ses héros. Cette nuit-là et d'autres : les héros de cette histoire ont les yeux trop avides pour voir que tout est là — juste là. Entre leurs mains. Traque.



Plus tard et cette même nuit. Tous ici s'endorment sur un bateau. Chancelants. Dingues.

Avant le sommeil — je repassais en boucle l'histoire que je porte et d'autres encore. Tout mélangé. Je lui cherchais un nom. Un titre. Un *gimmick* et des silhouettes. L'histoire que je porte est dingue et se traque elle-même. L'histoire que je porte fait trembler tendrement. L'histoire que je porte contient les mots *affonner en silence — filer plein est — sandwich à la rate de porc*. L'histoire que je porte commence au temps du gasoil et des viandes. Il y a des cabanes pour s'y reposer — un œil perdu — un anglais et son vieux camion sur les routes de l'Inde — un *thrift shop* et des manteaux en fausses fourrures. L'histoire que je porte ne tuera aucune bête pour sa propre fin. Elle commencerait avec un texte et sa ligne de basse — un type pour faire chanter son *oud* et nos ombres. La quête ! La traque ! La grande quête du héros moderne ! L'histoire que je porte court encore entre les parois les diagonales et sur l'asphalte. Elle se souvient des jours où il s'agissait de prendre un train pour partir loin. La couleur du ciel ces jours de fuite. Ceux qui viennent te retrouver là-bas alors. L'histoire que je porte se souvient du radeau de nos rêves. Il a coulé — c'est comme nos souvenirs. L'histoire que je porte se souvient très exactement du réel et c'est impossible et magnifique. Déclamatoire. Elle a tout noté : les SMS envoyés les jours et les nuits — leurs poèmes. Ce sont les titres tendres et durs de l'histoire que je porte — ce sont les *gimmicks* de nos voix

hautes dans le noir. Deux bras se touchent. Deux mains se serrent. Des corps l'un et l'autre rient. Quelqu'un déclenche l'obturateur. L'histoire que je porte serait celle des tunes qu'on garde pour partir sur la route — traverser l'Europe. Ce serait celle de Raşinari et d'Andrzej Stasiuk. Ce serait celle des neiges en haut du col de Borşa. Ce serait l'histoire des flottes qui s'écoulent dans la mer Noire au bout du fleuve de l'Europe — l'histoire de la nuit bleu Balkans — et dans une vieille voiture un homme est là : il embrasse la pluie — les montagnes et d'autres hommes. Ce serait l'histoire des bêtes ce matin-là. L'histoire d'un col passé à pied et de l'orage. L'histoire des soupapes. L'histoire des héros sans nom qu'on s'obstine à chercher — une course-poursuite avec les étoiles.

L'histoire que je porte ne connaît ni *virgule* ni *ponctuation*. Elle se dessine dans nos têtes le matin. C'est la petite phrase qu'on entend encore — celle qu'on a en bouche lorsqu'il s'agit de prendre la route de nos jobs et qu'on sent les herbes fraîches. Et même pas le temps de courir pieds nus ! De jeter ses fringues une à une en riant — en riant ! Se rouler nu dans l'herbe. C'est ça. C'est vraiment ça. L'histoire que je porte relit chaque livre — recopie les *breaks* les marges et les images. Elle copie les images restées là dans l'œil ou dans l'oreille. L'histoire que je porte est un son — et ça résonne et ça nous crie dans le corps. L'histoire que je porte pourrait déclamer son monde de poussières debout sur le col de Borşa — sous les pluies froides d'un orage d'été — au milieu d'un boulevard du gasoil et des immondices. Et on entendrait au loin les vaches meugler. Et on entendrait au loin une bagnole étouffer sur le bitume. Des corps l'un contre l'autre. Des rires.

Des chiens. Ce serait le son de l'histoire que je porte. Et puis à la fin — quand on aura passé les montagnes et les langues — on s'assurera que cette histoire n'existe pas. On consultera les registres — les carnets et les bouches de nos héros. F. avait-il déjà dit : *bougeons sans cesse — bougeons tout le temps — changeons chaque jour chaque matin ?* Personne n'a-t-il jamais demandé : *pourquoi t'écris comme ça ?* Et si jamais on trouvait quelqu'un pour l'avoir dit — est-ce qu'on ne tremblerait pas un peu en avouant que l'histoire que je porte c'est celle-ci — exactement celle-ci ? Alors on fermerait les livres. On fermerait tout. La porte de nos cabanes. Les lieux qu'on n'a pas. La caravane de nos songeries. Les cartons — les microphones et les portes. Alors ce serait le début de la quête du héros moderne. Le début des routes. Le début des soleils qui tombent sur les herbes jaune jaune. Les pluies sur nos peaux. Les matins dans les bois. Et les nuits dehors.



Alors on avait voulu rouler sur les routes de l'Europe.

Quitter nos cabanes — nos baraques et nos territoires.

Toutes ces histoires d'ours — de mecs qui prennent la route la nuit dans la neige — toutes ces histoires de poussière de poème d'eau-de-vie et de feu qu'on allume — c'était quoi alors ?

On avait voulu parcourir les États — traverser les États.  
On avait voulu rouler — comme ça — sans savoir autre chose que les bords de nos mondes — les bouts de nos plaines — sans chercher autre chose que le nom des sommets — le nom des fleuves — le nom des routes — le nom des Hommes — celui des bêtes.

Voir les eaux de l'Europe s'écouler — suivre des fleuves — écouter les flottes les embarcations les rades et les rafiots. On voulait vérifier que tout était vrai — tout était là — vraiment là.

Alors — chacun avait fait le compte. Chacun avait retiré son argent des banques des coffres et des tiroirs. Quelques-uns avaient préféré enterrer une partie de leurs billets dans un jardin — sous cinquante centimètres de terre — dans un bocal — là : rien ne bouge. Chacun avait annoncé des kilomètres de route — des altitudes — des jours de voyage. On avait pris des bouquins des carnets des chaussures et des fringues — on était prêts. On avait entendu parler de ceux qui marchent debout sur le vent. On nous avait dit qu'un jour — tout était fini. On nous avait dit qu'il y avait des bords des ombres et des puits immondes — on savait tout ça — on était prêts. On avait voulu aller jusqu'au bout — dans chaque direction — casser des murs des barrières — des barbelés. On avait voulu montrer que tout était là — entre nous — entre nos mains — là — juste là.



Alors c'était rouler.  
Quitter l'Europe.  
Traverser des continents.

On ne savait pas qu'on userait nos carlingues — nos gueules et nos rêves. On ne savait pas qu'on croiserait l'homme qui marche seul dans la nuit — celui qui s'échappe des feux de camp — celui qui traverse des frontières — celui qui raconte des histoires. On ne savait pas qu'on écouterait les femmes de l'Est. On ne savait pas pour les bêtes — les feux de camp — et les brumes.

Pourtant — nous étions venus pour eux.



C'était le temps des routes. B. commence par dire qu'il voudrait *réenchanter* le monde. N'importe quoi. C'est un optimiste tendre à la voix douce. Ses yeux brillent. Nos héros ordinaires étaient tous d'accord pour l'aider. Ils s'y prenaient si mal. Duel de chiens dans leurs têtes.

Soit ils louaient un van et partaient vers l'est en pleurant dans les rues des capitales. Soit ils cherchaient un vieux diésel et ramassaient les morceaux de leur moteur sur la route. Puis ils riaient. Ils riaient jusque tard. Puis ils s'endormaient sur les sièges les uns contre les autres. Main posée sur une jambe

endormie. Tête contre épaule. Bras sur ventre. Soit ils marchaient dans la boue un automne en riant et en glissant — et ils perdaient leurs forces à rire à glisser ainsi dans la boue — et c'était beau comme ça le cliché : un corps qui glisse dans la boue — et qui rit. Peu importe les alentours — peu importe le vaste ciel et la quête ordinaire du héros moderne. Soit ils attrapaient un avion et traversaient un continent. Et alors ils se réveillaient douze heures plus tard à la fenêtre d'un appartement avec une histoire à raconter — endormis presque — leurs corps épuisés — rincés. C'était le temps des avions. Le temps du kérosène. Puis l'un d'entre eux répétait qu'il voulait *réenchanter* le monde. Et tous se marraient autour. Ils se marraient tendrement — ils posaient leurs mains sur son épaule et regardaient tous ensemble vers l'horizon brume. Soit ils avaient pris leurs machines et leurs corps. Ils filaient. Ils filaient. Ils avaient lu dans un livre qu'à l'Est — tout est possible. Ils étaient venu vérifier avec leurs yeux — leurs ombres — leurs tendres démons. Ils commençaient par chercher des trompettes : ils n'en voyaient pas une seule.

Voilà : ils avaient lu que là-bas — plus à l'est — il y a des histoires à débusquer dans des villages et derrière des collines. Ils avaient lu qu'ils pourraient écouter les bêtes rentrer le soir. Et alors tout le monde attend devant les maisons. Ils avaient lu que le sentiment de l'éternité apparaît au soleil couchant sur les collines de Transylvanie. Ils savaient la réalité : les chiens de Bucarest et d'ailleurs fuient — ils disparaissent. Ils avaient alors pensé chercher leurs routes. Suivre les chiens comme on suit une carte. Ils voulaient être à l'affût des chiens errants. Simplement pour les imiter. Pour faire les errants — eux aussi.

Pourtant — ils savent qu’il s’agit de venir lentement — d’écouter les vents — les soleils. Laisser la peau s’imprégner de l’odeur des feux de bois. De la ville. Des cols. Des poussières. Ils venaient chercher autant de pistes pour leurs réalités que d’aventures à faire trembler et rire. Ils cherchaient des routes blanches et des ciels sans néons. Ils cherchaient le silence qui mène à leur propre errance. Ils avaient cette histoire de quête intime à régler. Duels de chiens dans leurs têtes.



Ceux qui portent un masque de l’Est. Un soir. Un jour. Un matin. Qu’importe sauf mettre le masque. Qu’est-ce qu’un masque de l’Est ? Qui pour dire d’un masque : c’est un masque de l’Est ? Qui pour attendre à l’ombre d’un arbre et au bord d’une route — voir surgir les masques de l’Est ? Comment mettre un masque de l’Est ? Comment l’entretenir ? Le conserver ?

Quelques secondes s’écoulaient. Des nez rouges. Des cloches. Des bouteilles en plastique. Des corps. Mouvements. Un cheval file — galop sur l’asphalte.

Alors les héros avaient mis leurs masques de l’Est. Leurs suées de l’Est. Leurs jambes de l’Est. Leurs peaux. Leurs corps. Ils couraient dans leurs rêves de l’Est comme il leur arrive de courir la nuit et yeux fermés. Personne pour vérifier leurs chemins — leurs mondes. Personne pour nommer leurs quêtes. Moi pareil — j’avais mis le masque. Et on fonçait

dans la nuit. Quelqu'un dit qu'un masque de l'Est — ça n'a pas de sens. Pourtant : personne pour dire qu'il fallait croire nos masques. Ainsi les héros avaient leurs masques de l'Est sur leurs gueules et corps. Ils étaient debout. Ils tenaient des histoires terribles et sauvages. Ils attendaient la fin d'une nuit. Le début d'un matin. Ils voulaient savoir — la suite — « *la passation des pleins pouvoirs de la nuit au petit jour* ». Ils voulaient vérifier que leurs masques allaient tenir une aube — et des rêves.

Cela suffirait-il ? Je notais qu'alors les routes et les milliers de kilomètres n'étaient pas nécessaires. Nos petites aventures à consigner dans le registre des quêtes : inutiles. Nos carnets : usures. C'est la même chose — *exactement la même chose*. Prendre la route de l'Est. Mettre nos masques de l'Est. Tremblants — doux — dingues — et tendres. *Tchak de l'Est* dit-on dans la nuit. *Qu'est-ce que c'est : « Tchak de l'Est » ?* entend-on ensuite.

Quelques voix encore dans le noir. Des masques posés sur des tables. Des yeux brillants. Des corps. Chauds.



Alors je suis parti chercher la route. Chercher le jour — les pluies l'image et le récit. Chercher *l'affonnement* — *l'appuiement* — *la dinguerie* — les shops néons bleus dans le noir et les herbes hautes soufflées par le vent chaud. Je suis parti chercher les bêtes. Je suis parti chercher notre héros — un asphalte et des liquides. Chercher des ombres — des rocs et des mers. Je suis